

**Régis Debray**

Éloge des frontières



folio

COLLECTION FOLIO



Hans Holbein le Jeune, *Étude pour un vitrail avec Terminus*, 1525. Photo © Kunstmuseum, Bâle, Martin P. Bühler.



Régis Debray

Éloge  
des frontières

Gallimard

*Ce livre reprend le texte d'une conférence donnée à la Maison franco-japonaise de Tokyo le 23 mars 2010. Il fait écho au séminaire tenu à la Fondation des Treilles en février 2010 par la revue Médium, dont les actes sont reproduits dans son numéro 24-25 intitulé «Frontières».*

© Éditions Gallimard, 2010.

Extrait de la publication

Régis Debray est philosophe et écrivain.





Le dieu Terme se dresse en gardien à l'entrée du monde. Autolimitation : telle est la condition d'entrée. Rien ne se réalise sans se réaliser comme un être déterminé. L'espèce dans sa plénitude s'incarnant dans une individualité unique serait un miracle absolu, une suppression arbitraire de toutes les lois et de tous les principes de la réalité. Ce serait en fait la fin du monde.

LUDWIG FEUERBACH,  
*Contribution à la critique  
de la philosophie de Hegel*, 1839.



I

*À contre-voie*



Une idée bête enchante l'Occident : l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontières. D'ailleurs, ajoute notre *Dictionnaire des idées reçues* (dernière édition), la démocratie y mène tout droit, à ce monde sans dehors ni dedans. Pas de souci. Voyez Berlin. Il y avait un mur. Il n'y en a plus. Preuve que la Toile, les paradis fiscaux, les cyberattaques, les nuages volcaniques et l'effet de serre sont en voie d'expédier nos vieillottes barrières rouge et blanc à l'écomusée, avec la charue à mancheron de bois, la bourrée auvergnate et le coucou suisse. Aussi tout ce qui a pignon sur rue dans notre petit cap de l'Asie — reporters, médecins, footballeurs, banquiers, clowns, *coaches*, avocats d'affaires et vétérinaires — arbore-t-il l'étiquette « sans frontières ». L'on ne donne pas cher des professions et associations qui oublieraient sur leur carte de visite ce « Sésame, ouvre-toi » des sympathies et des subventions. « Douaniers sans frontières », c'est pour demain.

Si le mirage était vivifiant, propre à nous fouetter le sang, à nous jeter sur les routes, de tôt matin, le jarret frémissant, il faudrait y consentir d'un cœur léger. Entre une ineptie qui aère et une vérité qui étiole, il n'y a pas à balancer. Depuis cent mille ans que nous enfouissons nos morts chéris dans l'idée qu'ils pourront se retrouver bientôt au paradis, la preuve est faite qu'un trompe-l'œil encourageant ne se refuse pas. Pour contrer le néant, l'espèce a toujours pris le bon parti, celui de l'illusion. Si l'on doit s'élever contre celle-ci, c'est que, sous ses allures mi-scoutes, mi-luronnes, mi-évangéliques, mi-libertaires, elle annonce un bol d'air et garantit un trou à rat.

Ne croyez pas, cela dit, que je sois venu à Tokyo vous vanter un plat national, un patrimoine en péril. C'est un Français, je le confesse, qui paraît devant vous, et mon bercail doit à ses vulnérabilités frontalières un goût ancien et même, jusqu'à hier, une certaine expertise technique pour tracer des lignes sans consulter les populations, dans les « taches blanches » des vieux atlas — à travers le Sahara, au Proche-Orient ou dans la péninsule indochinoise. Cette manie colonisatrice appartient heureusement au passé. Elle tirait son tour de main d'un « sol sacré de la patrie » difficile à sanctuariser, en dépit de ce que l'on appelait jadis dans notre Hexagone des *frontières naturelles*, celles dont manquait à nos yeux l'ennemi héréditaire, le Germain. Un archipel comme le

vôtre peut s'épargner les anxiétés du limitrophe : ses rentrants et ses saillants ne portent pas trace de ses combats, mais du caprice de ses côtes. Même si elles ont des Kouriles en souffrance ou des îlots contestés, les grandes îles telles que le Japon ou l'Angleterre, cernées de bleu, sont moins exposées au dépeçage que les pays continentaux, comme l'Allemagne, la Chine, la Russie, la Pologne, entourés d'étendues indéfinies. Ajoutez la France à la liste. Notre République ne se proclamerait pas « une et indivisible » si elle ne gardait une vague hantise des empiètements et morcellements passés. La partition affecte l'Irlande et Chypre, mais l'insularité vous donne, à vous, un fond d'homogénéité. L'appartenance ne fait pas ici question, ni le vague à l'âme national : le planisphère trace le trait. Édouard Glissant, le poète du tremblement et de la relation, Martiniquais d'origine, Caribéen de vocation, a coutume d'opposer aux pensées de système qu'engendre le corset continental « la propulsion archipelique à soutenir le *divers du monde* ». Puisse votre chapelet d'îles m'aider à soutenir la cause décriée des lisières et des confins, peut-être exotique à vos yeux, mais familière à l'Europe... aux anciens parapets.

« Nous sommes un pays sans frontières », m'a dit l'un d'entre vous, non sans quelque fierté. Claudel vous en a tenu rigueur : « Japonais, vous étiez trop heureux dans votre petit jardin fermé... » C'était avant que vous n'en sortiez,

sauvagement, pour conquérir l'Asie, et que vous en soyez punis, sauvagement, en 1945. Mais cet Éden réduit en cendres, vous avez su le reconstituer en esprit après Hiroshima, à nouveaux frais. Vous avez emprunté à l'Extrême-Occident de quoi faire un Extrême-Orient moderne, mais non *western*. Je ne sais si c'est un compliment, mais plus expert en l'art de cribler et trier le tout-venant qu'un Japonais d'aujourd'hui, je ne vois pas ; à ceci près que vous n'avez pas besoin de barbelés, de quotas ni de censure pour filtrer les apports nutritifs du grand large : vos poissons crus, vos caractères d'écriture, vos rues sans adresse, vos entrelacs religieux, vos kimonos font, sous la surface d'une ultramodernité sans complexes, un filet aux mailles fines, étonnamment résistantes.

Je viens pour ma part d'une terre ferme, toute ridée d'histoire, d'une Europe fatiguée d'avoir été longtemps sur la brèche, qui pense aux vacances et rêve d'une société de soins. Ses officiels ont à cœur d'effacer ses frontières linguistiques sous une langue unique, le *globish*, qui n'a d'anglais que le nom. Notre Euroland, capitale Bruxelles, a officiellement répudié l'ancien « concert des nations », d'où naissent curieusement toutes sortes de couacs et fausses notes. Il s'étonne que le Grec n'y ressemble pas au Suédois, le Lituanien à l'Italien, ce que chaque crise lui rappelle à son corps défendant. Renoncer à soi-même est un effort assez vain : pour se dépas-



ser, mieux vaut commencer par s'assumer. C'est en Amérique du Nord, minimum de diversité dans un maximum d'espace, que les rues ont des chiffres. C'est en Europe qu'elles portent des noms. Par un bonheur qui s'est cher payé, il est vrai, elle a pour lot un maximum de diversité dans un minimum d'espace. Cela fait en général un summum de civilisation (non une garantie, à preuve nos guerres civiles), comme le montre l'Italie de la Renaissance, avec ses émulations municipales dans un mouchoir de poche. De là est né un finistère tout en dentelles, avec quatre-vingt-dix-neuf balafres s'étendant sur deux cent cinquante mille kilomètres linéaires. Seulement la moitié d'entre elles suivent les lignes de partage des eaux, fleuves, rivières, lignes de crête. C'est à tort qu'on les a dites « naturelles ». Reliefs et cours d'eau ont un pouvoir incitatif de suggestion, mais ne peuvent se hausser à la dignité de frontières que par un acte d'inscription solennel, seul à même de transmuier un accident de nature en une règle de droit. Comme « la carte est une projection de l'esprit avant d'être une image de la terre » (Christian Jacob), la frontière est d'abord une affaire intellectuelle et morale. Les autres animaux s'annexent un territoire propre par *trace* interposée, olfactive ou auditive. Limite mobile et floue, qui va et vient avec les saisons, les rapports de force entre espèces et populations. Nous, il nous faut de l'institué : nous plantons des *signes*, érigeons des emblèmes. Le mammifère

anxieux se taille son habitat dans la biosphère, son coin de culture dans la nature au moyen de *symboles*. Il n'urine pas, ni ne défèque ni ne fait des trilles — il grave un trait sur un parchemin ou brandit une charte, en invoquant Jupiter ou la Cour suprême. Vous devinez pourquoi, avec un aussi lourd casier judiciaire, l'allégorie du *pont* sert de leitmotiv aux coupures de l'euro. Ce signe monétaire, pictogramme étique, ce billet de Monopoly® n'a qu'une excuse : c'est un signe d'expiation. Cachez, ponts suspendus sur le vide, ces frontières que je ne saurais voir.

Le premier venu a conscience d'un tournant dans l'aventure du genre humain, avec cette révolution néolithique au carré que nous vaut l'invention numérique. La grande bascule ubiquitaire, jointe aux marées noires, aux rafales boursières et aux pandémies éclair, donne un petit air d'antiquité aux parcellaires du Vieux Monde, pendant que le tsunami du *mainstream*, dit-on, emporte nos digues riquiqui. Est-ce une raison pour devenir un homme à préjugés plutôt qu'à paradoxes? Je ne le crois pas. Le Soleil-Levant nous a donné un *Éloge de l'ombre*, signé Tanizaki. Permettez un éloge de la frontière en provenance du Couchant, où tout ce qui pèse et ce qui pose ne parle plus que de *cross-over* et d'*open-up*.

Il est pénible de reconnaître le monde tel qu'il est, et plaisant de le rêver tel qu'on le souhaite. Nous préférons tous le Valium® à l'angoisse,

d'où notre penchant pour le *borderless world*, cette berceuse pour vieux enfants gâtés. J'y verrais volontiers une fuite en avant, un rêve yeux ouverts, qui, comme son aîné nocturne, vise à satisfaire un désir empêché. Non pas sexuel, mais religieux : le millénium avant l'heure. On cajole une planète lisse, débarrassée de l'autre, sans affrontements, rendue à son innocence, sa paix du premier matin, pareille à la tunique sans couture du Christ. Une Terre liftée, toutes cicatrices effacées, d'où le Mal aurait miraculeusement disparu. Les nuages atomiques vont dans ce sens : ils se moquent de Terminus, le dieu des confins, auquel Rome rendait un culte sur le Capitole, en plein centre, et au nom duquel on plantait un hermès pour marquer la lisière de son champ. Le VIH-1 non plus n'en a cure. C'est un fait. Il en est un autre, concomitant du premier : des frontières au sol, il ne s'en est jamais tant créé qu'au cours des cinquante dernières années. Vingt-sept mille kilomètres de frontières nouvelles ont été tracés depuis 1991, spécialement en Europe et en Eurasie. Dix mille autres de murs, barrières et clôtures sophistiquées sont programmés pour les prochaines années. Entre 2009 et 2010, le géopoliticien Michel Foucher a pu dénombrer vingt-six cas de conflits frontaliers graves entre États. Le réel, c'est ce qui nous résiste et nargue nos plans sur la comète. Fossile obscène que la frontière, peut-être, mais qui s'agite comme un beau diable. Il tire la langue à Google Earth et

met le feu à la plaine — Balkans, Asie centrale, Caucase, Corne de l’Afrique et jusqu’à la paisible Belgique.

L’esprit fort de mon canton, qui a remplacé le « hurra l’Oural ! » par un « vive la ville-monde ! », se croit en avance. J’ai peur qu’il ne soit en retard d’un retour du refoulé. Il se drogue au *light*, chante l’errance et la nouvelle mobilité planétaire, ne jure que par le *trans* et l’*inter*, idéalise le nomade et le pirate, vante le lisse et le liquide, au moment même où réapparaissent, au cœur de l’Europe, des lignes de partage héritées de l’Antiquité romaine ou du Moyen Âge, et où, devant sa porte, d’anodines limites régionales se revendiquent en frontières nationales. Chacun d’exalter l’ouverture, tandis que l’industrie de la clôture (capteurs thermiques et systèmes électroniques) décuple son chiffre d’affaires. *Only one world* chantonne le *show-biz*, et quatre fois plus d’États à l’ONU que lors de sa création. L’horizon du consommateur se dilate, celui des électeurs se recroqueville. Pendant que le mantra *déterritorialisation*, quoique difficile à prononcer, résonne en maître dans nos colloques, le droit international « territorialise » la mer — l’*ex-res nullius* — en trois zones distinctes (eaux territoriales, zone contiguë et zone économique exclusive). L’économie se globalise, le politique se provincialise. Avec le cellulaire, le GPS et l’Internet, les antipodes deviennent mes voisinages, mais les voisins du *township* sortent les couteaux

CROIRE, VOIR, FAIRE, Odile Jacob, 1999.

INTRODUCTION À LA MÉDIOLOGIE. Premier cycle, PUF, 1999.

*Écrits sur l'art*

ÉLOGES, Gallimard, 1986.

L'ŒIL NAÏF, Le Seuil, 1994.

L'HONNEUR DES FUNAMBULES. Réponse à Jean Clair sur le surréalisme, *L'Échoppe*, 2003.

SUR LE PONT D'AVIGNON, Flammarion, « Café Voltaire », 2005.

*Œuvres politiques*

LA RÉVOLUTION DANS LA RÉVOLUTION, Maspero, 1967.

LA PUISSANCE ET LES RÊVES, Gallimard, 1984.

LES EMPIRES CONTRE L'EUROPE, Gallimard, 1985.

CONTRETEMPS, Gallimard, 1992 (Folio Actuel n° 31).

À DEMAIN DE GAULLE, Gallimard, 1990 (Folio Actuel n° 48).

CE QUE NOUS VOILE LE VOILE, Gallimard, 2004 (Folio n° 4330).

SUPPLIQUE AUX NOUVEAUX PROGRESSISTES DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE, 2006.

RÊVERIES DE GAUCHE, Flammarion, 2012.



# Éloge des frontières

## Régis Debray

Cette édition électronique du livre  
*Éloge des frontières* de Régis Debray  
a été réalisée le 13 juin 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070453054 - Numéro d'édition : 252198).

Code Sodis : N55487 - ISBN : 9782072489532

Numéro d'édition : 252200.